

# LUCINDA RILEY

## LA MAISON DE L'ORCHIDÉE

Par l'autrice  
de la saga  
phénomène

LES SEPT  
SŒURS

POCHE  
C  
CHARLESTON

# LUCINDA RILEY

## LA MAISON DE L'ORCHIDÉE

Wharton Park... Julia Forrester n'a jamais oublié les étés idylliques de son enfance, passés à arpenter la somptueuse propriété où son grand-père prenait soin des plantes exotiques, si rares dans cette région du Norfolk. Aussi est-ce tout naturellement qu'elle vient y chercher refuge après le terrible drame qui a bouleversé sa vie.

Mais si ces terres sont chargées de souvenirs, Julia ne tarde pas à découvrir qu'elles abritent également bien des secrets. C'est dans le journal intime tenu dans les années 1940 par son aïeul qu'elle perce peu à peu le mystère d'une histoire d'amour qui a presque détruit le domaine plus de cinquante ans auparavant...

À travers les destins croisés de deux familles ravagées par la guerre, un roman étourdissant entre Europe et Asie, comme sait si bien nous les offrir Lucinda Riley.

« **Envoûtant, bouleversant et intense.** »

GRAZIA

Traduit de l'anglais par Jocelyne Barse

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-199-0



**10,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon : Littérature  
étrangère



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)  
[www.lucindariley.com](http://www.lucindariley.com)

Titre original : *Hothouse Flower*

Première publication en anglais par Penguin Books Ltd, London

Copyright © Lucinda Riley, 2010

Tous droits réservés

Traduit de l'anglais par Jocelyne Barse

© Éditions City, 2012, pour la traduction française

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-199-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LA MAISON  
DE L'ORCHIDÉE

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Jocelyne Barsse*



De la même autrice, aux éditions Charleston :

*L'Ange de Marchmont Hall*

*La Belle Italienne*

*La Chambre aux papillons*

*Le Domaine de l'héritière*

*La Jeune Fille sur la falaise*

*La Lettre d'amour interdite*

*Les Mystères de Fleat House*

*La Rose de minuit*

*Le Secret d'Helena*

La série *Les Sept Sœurs* :

*Les Sept Sœurs – Maia* (tome 1)

*La Sœur de la tempête – Ally* (tome 2)

*La Sœur de l'ombre – Star* (tome 3)

*La Sœur à la perle – CeCe* (tome 4)

*La Sœur de la Lune – Tiggy* (tome 5)

*La Sœur du Soleil – Électra* (tome 6)

*La Sœur disparue* (tome 7)

*Atlas, l'histoire de Pa Salt* (tome 8)

Retrouvez toute l'actualité de l'autrice :

[fr.lucindariley.co.uk](http://fr.lucindariley.co.uk)

[www.thesevensistersseries.com](http://www.thesevensistersseries.com)

[www.facebook.com/lucindarileyauthor](http://www.facebook.com/lucindarileyauthor)

[www.twitter.com/lucindariley](http://www.twitter.com/lucindariley)

*À mon père, Donald, qui a été une grande  
source d'inspiration pour moi.*



## ROYAUME DE SIAM

*Il y a bien longtemps*

**O**n dit, dans la province de Siam, qu'un homme qui tombe amoureux d'une femme – profondément, passionnément, irrévocablement – est capable de tout pour la garder, la combler, pour paraître plus valeureux que tous les autres hommes à ses yeux.

Un jour, un prince de Siam tomba amoureux d'une femme dont la beauté était sans égale. Il la courtisa et parvint à gagner son cœur. Pourtant, quelques nuits seulement avant leur mariage, une fête pour la nation entière, le prince était anxieux et nerveux.

Il savait qu'il devait prouver son amour à sa future femme par un acte d'un tel héroïsme et d'une telle portée qu'il la lierait à lui pour l'éternité.

Il devait trouver quelque chose d'aussi rare et d'aussi beau qu'elle.

Après avoir beaucoup réfléchi, il appela les trois serviteurs en qui il avait le plus confiance et leur dit ce qu'il attendait d'eux :

— J'ai entendu l'histoire de l'orchidée noire qui *pousse* dans notre royaume, tout en haut des montagnes dans le nord. Je veux que vous la trouviez pour moi et que vous la rapportiez dans mon palais pour que je puisse l'offrir à ma princesse le jour de notre mariage. Le premier qui me rapportera l'orchidée aura pour récompense un trésor qui fera de lui un homme riche. Les deux autres qui échoueront ne vivront pas assez longtemps pour assister à mon mariage.

Le cœur des trois hommes s'inclinant devant leur prince était rempli d'effroi, car ils savaient que la mort les attendait. L'orchidée noire était une fleur mythique.

Tout comme les dragons dorés incrustés de pierres précieuses ornant la proue des barges royales qui transporteraient le prince jusqu'au temple, où il épouserait la nouvelle princesse, elle appartenait aux nombreuses légendes qui émaillaient l'histoire du royaume.

Ce soir-là, les trois hommes rentrèrent chez eux, auprès de leur famille, et firent leurs adieux. Pourtant, l'un d'eux, allongé dans les bras de sa femme en pleurs, fut plus rusé que les autres et sans doute encore plus déterminé à survivre à cette épreuve.

Le lendemain matin, il avait ourdi un plan. Il se rendit au marché flottant où on vendait des épices, de la soie... et des fleurs. Une fois là-bas, il acheta pour quelques pièces de monnaie une orchidée de toute beauté, dont les lourds pétales rose magenta avaient l'aspect du velours. Puis il marcha avec sa fleur le long

des *klongs* étroits de Bangkok et finit par trouver le scribe assis au milieu de ses parchemins dans son atelier sombre et humide à l'arrière de sa boutique.

Le scribe travaillait autrefois pour le palais, et c'est ainsi que le serviteur avait fait sa connaissance, mais son travail avait été jugé trop médiocre à l'époque.

— *Sawadee krup*, scribe.

Le serviteur posa l'orchidée sur le bureau.

— J'ai un travail pour toi et, si tu m'aides, je ferai de toi un homme riche.

Le scribe, qui vivotait depuis qu'il avait quitté le palais, regarda le serviteur avec intérêt.

— Et en quoi puis-je t'être utile ?

Le serviteur montra la fleur.

— J'aimerais que tu utilises ton savoir-faire pour teindre les pétales de cette orchidée en noir.

Le scribe fronça les sourcils en scrutant le serviteur, puis la plante.

— Oui, c'est possible, mais quand de nouvelles pousses fleuriront, elles ne seront pas noires et tu seras démasqué.

— Lorsque de nouveaux boutons apparaîtront, nous serons loin, tous les deux, et nous vivrons comme le prince que je sers actuellement, répondit le serviteur.

Le scribe hocha doucement la tête tout en réfléchissant.

— Reviens me voir à la tombée de la nuit et tu auras ton orchidée noire.

Le serviteur rentra chez lui et dit à sa femme de préparer leurs bagages en rassemblant le peu de biens qu'ils possédaient. Il lui promit qu'elle pourrait bientôt acheter tout ce dont elle aurait envie et qu'il lui construirait un magnifique palais loin, très

loin d'ici. Ce soir-là, il retourna dans la boutique du scribe et resta bouche bée lorsqu'il vit l'orchidée noire sur son bureau. Il étudia les pétales et constata que le scribe avait réalisé un excellent travail.

— C'est sec, commenta le scribe, et l'encre ne partira pas même au contact de doigts un peu trop curieux. J'ai testé par moi-même. Tu peux essayer si tu veux.

Le serviteur toucha les pétales et vit que ses doigts ne portaient aucune trace d'encre.

— Mais je ne peux pas dire combien de temps ça va durer. La plante va absorber l'encre petit à petit, et bien sûr elle doit être à tout prix protégée de la pluie.

— Cela fera parfaitement l'affaire, dit le serviteur en hochant la tête et en prenant la plante. Je me rends de ce pas au palais. Je t'attendrai au bord du fleuve à minuit et je te donnerai ta part.

Le soir de ses noces, après avoir partagé ce jour de joie avec son royaume, le prince se retira dans ses appartements privés avec la princesse. La princesse se tenait sur la terrasse dehors et regardait le fleuve Chao Phraya qui scintillait encore des reflets des feux d'artifice tirés pour célébrer leur mariage. Le prince s'approcha d'elle.

— J'ai quelque chose pour toi, mon amour. Quelque chose qui symbolise ta perfection et ta singularité.

Il lui tendit alors l'orchidée noire, plantée dans un pot en or incrusté de pierres précieuses.

La princesse regarda la fleur, avec ses pétales noirs comme la nuit, qui ployaient sous le poids de la couleur intense que son espèce avait produite.

Elle semblait lasse, flétrie et presque malveillante dans sa noirceur si peu naturelle. Pourtant, la princesse était parfaitement consciente de la valeur du trésor qu'elle avait entre les mains... Elle savait ce que cette plante signifiait et ce que le prince avait fait pour elle.

— Mon prince, c'est merveilleux. Où l'as-tu trouvée ? demanda-t-elle.

— Je l'ai cherchée dans tout le royaume. Et je suis certain qu'il n'y en a pas d'autre tout comme je suis certain qu'il n'y a pas d'autre femme comme toi.

Il la regarda, et ses yeux exprimèrent tout l'amour qu'il ressentait pour elle.

Elle vit son amour et caressa doucement son visage, espérant qu'il savait qu'elle l'aimait tout autant et que ce sentiment ne s'éteindrait jamais.

— Merci, c'est magnifique.

Il prit sa main toujours posée sur sa joue, puis, tandis qu'il embrassait ses doigts, il fut submergé par le désir de la posséder complètement. C'était sa nuit de noces, et il avait attendu longtemps. Il prit l'orchidée, la posa sur la terrasse, puis serra la princesse dans ses bras et l'embrassa.

— Entre, ma princesse, murmura-t-il à son oreille.

La princesse laissa l'orchidée noire sur la terrasse et le suivit dans leur chambre à coucher.

Juste avant l'aube, la princesse se leva de leur lit et se rendit sur la terrasse pour saluer le premier matin de leur vie commune. En voyant les flaques, elle comprit qu'il avait plu dans la nuit. Le jour se levait peu à peu, mais le soleil était encore partiellement caché derrière les arbres sur l'autre rive du fleuve.

Sur la terrasse, il y avait une orchidée rose et magenta dans le pot en or massif que le prince lui avait donné.

Elle sourit en effleurant ses pétales, nettoyés et revigorés par la pluie. La plante était beaucoup plus belle que l'orchidée noire qu'il lui avait offerte la veille. Une légère touche de gris teintait la flaque d'eau qui l'entourait.

La princesse comprit alors et prit la plante dans ses mains, respirant son odeur intense tout en réfléchissant à la conduite à tenir : fallait-il dire la vérité au risque de blesser l'homme qu'elle aimait ou bien lui mentir pour le protéger ?

Quelques minutes plus tard, elle retourna dans la chambre à coucher et se blottit dans les bras de son prince.

— Mon prince, murmura-t-elle lorsqu'il se réveilla, mon orchidée noire a été volée cette nuit.

Il se redressa brusquement, horrifié, prêt à appeler ses gardes. Elle le calma avec un sourire.

— Non, mon chéri. Je crois qu'elle nous a été donnée uniquement pour la nuit où nous nous sommes unis pour la première fois, où notre amour s'est épanoui et où nous sommes devenus une partie intégrante de la nature. Nous ne pouvons pas garder une plante aussi magique pour nous. De plus, elle finirait par se faner, puis par mourir, et je ne pourrais pas le supporter.

Elle prit sa main et déposa un baiser dessus.

— Continuons à croire en son pouvoir, car nous savons que sa beauté nous a comblés la première nuit de notre vie commune.

Le prince réfléchit quelques instants. Puis, parce qu'il aimait la princesse de tout son cœur et parce

qu'il était tellement heureux de la savoir entièrement à lui, il ne convoqua pas ses gardes.

Le temps passant, leur amour continua à s'épanouir, et bientôt ils donnèrent naissance à un enfant conçu la nuit même de leurs noces. Et, comme de nombreux autres suivirent, le prince crut jusqu'à la fin de ses jours que la mythique orchidée noire leur avait offert sa magie, mais n'était pas destinée à leur appartenir.

Le lendemain des noces du prince et de la princesse, un pauvre pêcheur était assis sur la rive du fleuve Chao Phraya, à une centaine de mètres en aval du palais royal. Aucun poisson n'avait mordu à sa ligne au cours des deux dernières heures. Il se demanda si les feux d'artifice de la veille au soir n'avaient pas fait fuir les poissons au fond du fleuve. Il n'aurait rien à vendre et ne pourrait pas nourrir sa grande famille.

Lorsque le soleil se leva au-dessus de la cime des arbres sur la rive opposée et darda de ses rayons l'eau du fleuve, il vit quelque chose scintiller au milieu des algues vertes qui flottaient. Laisant sa ligne, il pataugea dans l'eau pour aller récupérer l'objet. Il s'en empara avant qu'il ne fût entraîné plus loin par le courant et le rapporta jusqu'à la berge.

Une fois qu'il eut enlevé les algues qui le recouvraient, il n'en crut pas ses yeux ! Le pot était en or massif, incrusté de diamants, d'émeraudes et de rubis.

Oubliant sa canne à pêche, il fourra le pot dans son panier et se rendit à la Bourse aux pierres précieuses de la ville. Son cœur bondit de joie à l'idée que sa famille ne souffrirait plus jamais de la faim.



PREMIÈRE PARTIE  
HIVER



Norfolk, Angleterre

*J*e fais le même rêve toutes les nuits. C'est comme si ma vie était jetée en l'air, se décomposait en mille morceaux, retombant sur le sol... en désordre. Tout est là, mais dans le mauvais ordre, et la vue est fragmentée. On dit que les rêves sont importants et qu'ils nous apprennent beaucoup de choses, surtout celles que nous refoulons. Je ne refoule rien. Si seulement je pouvais. Je vais dormir pour oublier. Pour trouver un peu de paix, parce que je passe la journée à me souvenir.

*Je ne suis pas folle. Même si, depuis quelque temps, je réfléchis beaucoup à ce que recouvre le concept même de folie. La Terre est peuplée de milliards d'êtres humains, dont chacun possède un génome unique et une perception du monde qui lui est propre. Chaque vue est différente.*

*J'en suis arrivée à la conclusion que ce que les êtres humains partagent réellement, c'est la chair et les os, la matière physique dont ils sont faits. On m'a souvent dit*

*que chacun avait une façon personnelle d'aborder la perte d'un être cher. Certaines personnes pleurent pendant des mois, des années même. Elles portent du noir pour montrer qu'elles sont en deuil. D'autres ne semblent pas affectées, en surface du moins. Elles enfouissent leur chagrin. Elles continuent à vivre comme avant. Comme si rien ne leur était arrivé. Je ne sais même pas quelle a été vraiment ma réaction. Je n'ai pas pleuré pendant des mois. En fait, je n'ai pratiquement pas pleuré. Mais je n'ai pas oublié non plus. Je n'oublierai jamais.*

*J'entends quelqu'un en bas. Je dois me lever et faire comme si j'étais prête à affronter ma journée.*

Alicia Howard gara sa Land Rover le long du trottoir. Elle coupa le moteur et grimpa la petite côte qui menait au cottage. Sachant que la porte d'entrée n'était jamais verrouillée, elle l'ouvrit et entra dans la maison.

Elle pénétra dans le salon encore plongé dans l'obscurité et frissonna. Elle se dirigea vers les fenêtres et repoussa les rideaux. Après avoir redressé les coussins sur le canapé, elle ramassa trois tasses de café sales et les emporta dans la cuisine.

Elle étudia le contenu du réfrigérateur : une bouteille de lait esseulée et à moitié vide, un yaourt périmé, un peu de beurre et une tomate vieillissante. Elle inspecta ensuite la huche à pain. Elle ne fut guère surprise de constater qu'elle était vide. Alicia s'assit et soupira. Elle pensa à sa cuisine chaleureuse et bien approvisionnée, à l'odeur réconfortante d'un plat qui cuisait dans le grand fourneau en fonte pour le souper, au bruit des enfants qui jouaient, à leurs rires aigus et attendrissants... Le cœur de sa maison et de sa vie.

Le contraste avec cette petite pièce sombre était saisissant. En fait, c'était une métaphore de la vie actuelle de sa sœur cadette : la vie de Julia et son cœur étaient brisés.

Le bruit de pas dans l'escalier en bois, dont les marches grinçaient, informa Alicia que sa sœur n'allait pas tarder à la rejoindre. Elle la vit apparaître sur le seuil de la porte de la cuisine et, comme toujours, elle fut frappée par sa beauté. Alicia était blonde et avait la peau claire, Julia arborait un teint mat et une beauté exotique. Son épaisse crinière de cheveux acajou encadrait son visage aux traits fins, et le poids qu'elle avait perdu récemment soulignait ses yeux ambre en forme d'amande et ses pommettes hautes.

Julia portait des vêtements inappropriés pour le mois de janvier, mais c'était l'une des rares tenues qu'elle possédait : une tunique rouge avec des broderies en soie colorée et un pantalon ample en coton noir qui cachait la maigreur de ses jambes. Alicia vit la chair de poule sur les bras nus de Julia. Elle se leva et attira sa sœur réticente vers elle pour la serrer affectueusement dans ses bras.

— Ma chérie, dit-elle, on dirait que tu es frigorifiée. Tu devrais aller t'acheter des vêtements chauds ou, si tu veux, je peux te prêter quelques pulls ?

— Ne t'en fais pas pour moi, répondit Julia en haussant les épaules. Tu veux un café ?

— Il n'y a plus beaucoup de lait, je viens de regarder dans le frigo.

— Ça ne fait rien, je le boirai noir.

Julia s'approcha de l'évier, remplit la bouilloire et l'alluma.

— Alors, comment vas-tu ? demanda Alicia.

— Bien, répondit Julia en prenant deux grandes tasses à café sur l'étagère.

Alicia fit la grimace. « Bien », c'était la réponse que Julia lui servait toujours. Elle l'utilisait pour éluder les questions trop gênantes.

— Tu as vu quelqu'un cette semaine ?

— Non, pas vraiment, répondit Julia.

— Tu es sûre que tu ne veux pas revenir passer quelque temps chez nous ? Je n'aime pas te savoir seule ici.

— Merci, mais je t'ai déjà dit que j'allais bien, répondit Julia d'un ton distant.

Alicia laissa échapper un soupir de frustration.

— Julia, tu n'as pas du tout l'air d'aller bien. Tu as encore perdu du poids. Est-ce que tu manges au moins ?

— Bien sûr que je mange. Tu veux un café, oui ou non ?

— Non, merci.

— Très bien.

Julia reposa brusquement la bouteille de lait dans le réfrigérateur. Lorsqu'elle se retourna, ses yeux lançaient des éclairs.

— Écoute, je sais que tu fais tout ça parce que tu t'inquiètes vraiment pour moi. Mais, Alicia, je ne suis pas un de tes enfants et je n'ai pas besoin d'une baby-sitter. J'aime être seule.

— En tout cas, répliqua Alicia d'un ton jovial en essayant de contenir sa colère, tu ferais bien d'aller chercher ton manteau. Je t'emmène quelque part.

— En fait, j'ai déjà quelque chose de prévu aujourd'hui.

— Eh bien, tu ferais mieux d'annuler. J'ai besoin de ton aide.

— Pour quoi faire ?

— C'est l'anniversaire de Papa la semaine prochaine, au cas où tu aurais oublié, et je veux lui acheter un cadeau.

— Depuis quand as-tu besoin de mon aide pour ça, Alicia ?

— C'est son soixante-cinquième anniversaire ; c'est également le jour de son départ à la retraite.

— Je sais, c'est mon père aussi.

Alicia fit tout son possible pour garder son sang-froid.

— Il y a une vente aux enchères aujourd'hui, à midi, à Wharton Park. Je me suis dit que nous pourrions y aller toutes les deux pour chercher un cadeau à Papa.

Elle vit une lueur d'intérêt dans les yeux de Julia.

— Wharton Park est en vente ?

— Oui, tu ne savais pas ?

Les épaules de Julia s'affaissèrent.

— Non, je ne savais pas. Mais pourquoi ?

— Je suppose que c'est l'histoire habituelle : les droits de succession. J'ai entendu dire que le propriétaire actuel allait le vendre à un type de la ville avec plus d'argent que de bon sens. Aucune famille aujourd'hui ne peut se permettre d'entretenir un endroit comme celui-ci. Et le défunt lord Wharton a laissé la maison se délabrer. Apparemment, il faudrait une véritable fortune pour la restaurer.

— Comme c'est triste, murmura Julia.

— Je sais, concéda Alicia, ravie de voir que Julia se sentait concernée. Ça représente une grande

partie de notre enfance, en particulier la tienne. C'est pourquoi j'ai pensé que nous pourrions aller voir si nous trouvions quelque chose, une sorte de souvenir pour Papa. Il ne restera sans doute plus que la camelote ; les objets de valeur seront certainement vendus aux enchères chez Sotheby's, mais on ne sait jamais.

Étonnamment, sans qu'Alicia eût besoin d'insister davantage, Julia hocha la tête.

— D'accord, je vais chercher mon manteau.

Cinq minutes plus tard, Alicia prenait la route étroite qui traversait le joli village côtier de Blakeney. Elle tourna ensuite à gauche, vers l'est, et elles entamèrent le trajet d'un quart d'heure pour gagner Wharton Park.

— Wharton Park..., marmonna Julia entre ses dents.

C'était le souvenir d'enfance le plus vivace dans sa mémoire : ses visites à papy Bill dans sa serre. Elle sentait encore l'odeur enivrante des fleurs exotiques qu'il faisait pousser, elle se rappelait la patience de son grand-père quand il lui parlait des différentes espèces et de l'endroit du monde d'où elles venaient. Son père et le père de son père avant lui avaient tous travaillé comme jardiniers pour la famille Crawford à qui appartenait Wharton Park, un vaste domaine comprenant cinq cents hectares de terre arable. Ses grands-parents vivaient dans un cottage confortable dans un coin agréable et animé de la propriété, entourés des nombreux membres du personnel qui cultivaient la terre, s'occupaient de la maison ou servaient la famille Crawford. La mère de Julia et d'Alicia était née et avait grandi dans le cottage. Elsie,

sa grand-mère, était une mamie parfaite, même si elle était légèrement excentrique. Elle ouvrait grand les bras pour accueillir et reconforter ses petites-filles, et il y avait toujours un plat délicieux en train de cuire pour le souper.

Quand Julia repensait aux moments qu'elle avait passés à Wharton Park, elle revoyait le ciel bleu et les couleurs riches des fleurs qui s'épanouissaient sous le soleil d'été.

Et Wharton Park était autrefois célèbre pour sa collection d'orchidées. Ces fleurs, petites et fragiles, poussaient à l'origine dans des climats tropicaux, et pourtant, elles étaient bien là, fleurissant dans l'hémisphère Nord aux températures fraîches, au milieu des plaines du Norfolk.

Enfant, Julia attendait avec impatience ses visites estivales à Wharton Park. Le calme et la chaleur qui régnaient dans les serres, blotties dans un coin du jardin potager, à l'abri des vents cruels qui soufflaient depuis la mer du Nord en hiver, restaient dans sa mémoire toute l'année. Cette atmosphère particulière, associée au confort domestique du cottage de ses grands-parents, avait fait de cet endroit un véritable havre de paix pour elle. À Wharton Park, rien ne changeait. Ici, on vivait au rythme de la nature.

Elle se souvenait encore du vieux poste de radio en bakélite qui passait de la musique classique, dans un coin de la serre, de l'aube au crépuscule.

— Les fleurs aiment la musique, lui expliquait son grand-père Bill tout en s'occupant de ses précieuses plantes.

Julia s'asseyait sur une chaise dans un coin près de la radio et le regardait en écoutant la musique.

Elle apprenait à jouer du piano et s'était découvert un don pour cet instrument. Il y avait un vieux piano droit dans le petit salon du cottage. On lui demandait souvent d'en jouer après le dîner. Ses grands-parents regardaient leur petite-fille d'un air admiratif tandis que ses doigts délicats effleuraient les touches.

— Tu as un don, Julia, lui avait dit un jour son grand-père Bill, les yeux humides mais un sourire aux lèvres. Ne le gâche pas.

Le jour où elle avait eu onze ans, papy Bill lui avait offert une orchidée rien que pour elle.

— Je l'ai fait pousser spécialement pour toi, Julia. C'est une *Aerides odoratum*, ce qui signifie « enfant de l'air ».

Julia avait examiné les délicats pétales ivoire et roses de la fleur plantée dans un pot. Ses pétales avaient un aspect velouté sous ses doigts.

— D'où vient-elle, papy Bill ? avait-elle demandé.

— D'Orient, des jungles de Chiang Mai, dans le nord de la Thaïlande.

— Et quel genre de musique apprécie-t-elle, à ton avis ?

— Elle semble avoir un faible pour Mozart, avait répondu son grand-père en riant. Mais si elle commence à faner, tu pourrais peut-être essayer Chopin !

Julia avait pris soin de son orchidée tout en cultivant son talent pour le piano. Assise dans le salon de sa maison victorienne, à la périphérie de Norwich, elle avait joué pour elle, et la plante avait fleuri plusieurs fois.

Julia rêvait alors de l'endroit d'où venait l'orchidée. Elle n'était plus dans le salon d'une villa de

banlieue, mais dans les grandes jungles d'Extrême-Orient... Elle imaginait le son des geckos et le parfum enivrant des orchidées poussant dans le sol et s'accrochant aux arbres.

Elle savait que, un jour, elle se rendrait là-bas pour les voir de ses propres yeux. Mais, pour l'heure, c'étaient les descriptions pittoresques de son grand-père quand il parlait de l'Extrême-Orient qui influençaient son imagination et sa façon de jouer.

Son grand-père était mort alors qu'elle avait tout juste quatorze ans. Julia se souvenait parfaitement du sentiment de vide qui l'avait envahie. Son grand-père et ses serres lui avaient procuré un véritable sentiment de sécurité durant son enfance déjà difficile. Papy Bill l'avait toujours écoutée d'une oreille attentive. Sa sagesse et sa gentillesse l'avaient profondément influencée, et il avait sans doute été plus un père pour elle que le sien ne l'avait été.

À l'âge de dix-huit ans, elle avait obtenu une bourse pour aller étudier au Royal College of Music de Londres. Mamie Elsie était partie habiter à Southwold avec sa sœur, et Julia n'avait plus jamais mis les pieds à Wharton Park.

Et voilà qu'elle y retournait aujourd'hui, à l'âge de trente et un ans. Tandis qu'Alicia parlait de ses quatre enfants et de leurs différentes activités, Julia sentit l'excitation la gagner comme chaque fois qu'elle parcourait autrefois cette route dans la voiture de ses parents. Elle regardait par la vitre arrière, guettant la maison de gardien à l'entrée de Wharton Park lorsqu'ils franchissaient le virage familial sur la route.

— C'est là qu'il faut tourner, indiqua Julia à Alicia qui avait failli continuer tout droit.

— Mon Dieu, oui, tu as raison. Ça fait tellement longtemps que je ne suis pas venue que j'avais oublié.

Lorsqu'elles s'engagèrent dans l'allée, Alicia observa sa sœur à la dérobée. Elle vit comme une lueur d'espoir dans les yeux de Julia.

— Tu as toujours aimé cet endroit, n'est-ce pas ? souffla-t-elle.

— Oui, pas toi ?

— Pour être tout à fait honnête, je m'ennuyais quand nous y passions plusieurs jours. J'étais impatiente de retourner en ville pour voir tous mes amis.

— Tu as toujours été une fille de la ville.

— Oui, et regarde où j'en suis maintenant : j'ai trente-quatre ans, j'habite dans une ferme au milieu de nulle part, j'ai plein d'enfants, trois chats, deux chiens et un grand fourneau de cuisine en fonte. Que sont devenues les lumières de la grande ville ? répondit Alicia avec un sourire ironique.

— Tu es tombée amoureuse et tu as fondé une famille.

— Oui, et c'est toi qui as connu les lumières de la ville, les projecteurs, ajouta Alicia sans méchanceté.

— Oui, autrefois...

La voix de Julia se perdit dans un murmure.

— Voilà la maison. Elle n'a pas changé.

Alicia regarda le manoir devant elle.

— En fait, elle me paraît beaucoup mieux aujourd'hui. Je devais avoir oublié à quel point elle était belle.

— Je n'ai jamais oublié, murmura Julia.

Toutes deux perdues dans leurs pensées, elles suivirent la file de voitures qui remontaient doucement l'allée. La demeure avait été construite dans